

La Belle Époque s'affiche grand format

tacle à la mode, les mérites d'un papier à cigarettes ou la saveur d'une liqueur connaît, dans la dernière décennie du XIX^e siècle, un développement si important qu'elle devient un objet de collection à part entière, emblématique de l'art de la

courbes inspirées par la nature insufflent une esthétique toute reconnaissable. Certains saisissent alors, déjà, la valeur patrimoniale de ces feuilles fragiles. C'est ainsi qu'à partir de décembre 1895 et jusqu'en novembre 1900, la très respectable imprimerie Chaix, qui a l'exclusivité des impressions de Jules Chéret, s'attelle à une grande entreprise en livrant chaque mois, pour 2,50 francs, une publication «contenant la reproduction en couleurs des plus belles affiches illustrées des grands artistes, français et étrangers». Soit quatre affiches au format



avec ceux d'autres qui s'iront immensément puis-
sance de couleur seule suggèrent le ciel et la terre.
L'aplatissement de l'espace, le renvoi à la
silhouette, le renouveau au monde et l'ins-
cription, au premier plan d'illuminations végétales
sont autant de caractéristiques qui font de cette

40x29 cm, parfois accompagnées d'une planche spéciale. Au sommaire du premier numéro se distinguent Jules Chéret, bien évidemment, mais aussi Henri de Toulouse-Lautrec comme les Anglais Dudley Hardy et Julius Mendes Price.

« Rêve » et « fantaisie »

Roger Marx, critique et inspecteur des Beaux-Arts, ardent défenseur de l'art de l'affiche, donne le ton dans sa préface: «Chez nous, à l'étranger aussi, la chromolithographie murale a sollicité, sans distinction d'école, les meilleurs artistes, ceux qui possèdent par instinct la vocation décorative, puis les ironistes et les mystiques, tous les poètes de la fantaisie et du rêve.» Il évoquera même l'idée de la création d'un musée. L'objectif est d'établir une sélection française et internationale des meilleurs affichistes, dont 97 artistes se voient reproduits dans ces pages. Mais choisir, c'est renoncer: certains lecteurs s'étonneront peut-être de l'absence de certaines représentations

phares comme la publicité de la «Tournée du Chat noir de Rodolphe Salis» par Steinlen, mais il s'agit avant tout d'un parti pris éditorial, à un moment donné, mêlant célébrités du genre (Toulouse-Lautrec, Grasset, Steinlen ou Mucha) et autres artistes moins connus.

Les éditions Citadelles & Mazenod et Nicholas-Henri Zmely, historien de l'image imprimée et de la peinture en France entre la fin du XIX^e siècle et la Grande Guerre, ont collaboré pour créer cet impressionnant coffret en deux volumes, l'un reproduisant en fac-similé grand format la série complète des *Maîtres de l'affiche* (256 images lithographiées), l'autre constituant son pendant explicatif sous la forme de notices. La genèse de ce «Panthéon de l'affiche», les raisons qui présidèrent aux choix éditoriaux sont très bien recontextualisés. Toutefois, la vraie délectation vient de l'image et de la déambulation parmi cette succession d'affiches évocatrices d'un monde disparu, au travers des attitudes des élégantes corsetées ou des figures enjouées nous invitant à assister à une représentation théâtrale, à emprunter les Chemins de fer de l'Ouest ou à nous procurer de la Saxoline, huile de pétrole pour l'éclairage. La quintessence d'une époque, résumée dans cet indispensable pour les amateurs de publicités anciennes.

MATHILDE SAMBRE

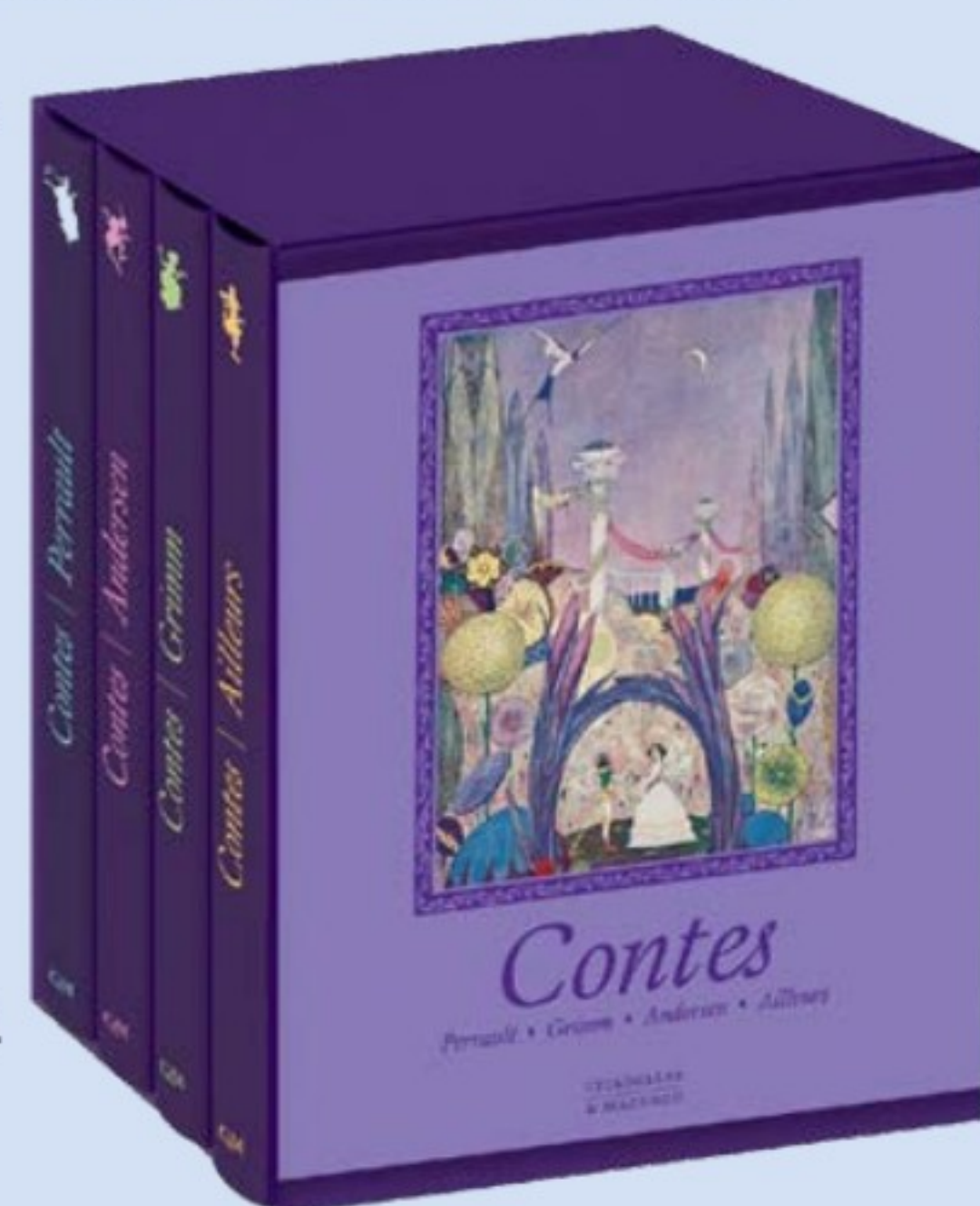
Les Maîtres de l'affiche, de Nicholas-Henri Zmely (Citadelles & Mazenod, 304 p., 245 €).



Le conte est bon

Les contes de fées ne se réduisent pas à l'œuvre édulcorée, bien qu'iconique, de Disney. *Blanche-Neige*, *Cendrillon*, *La Petite Sirène* sont des récits séculaires, où la morale n'est d'ailleurs pas toujours celle que l'on croit. Ce magnifique coffret en quatre tomes reprend près de soixante contes des plus grands auteurs du genre: Charles Perrault, les frères Grimm, Hans Christian Andersen, mais aussi des fables orientales, indiennes ou nordiques. Ces histoires sont accompagnées des illustrations, puisées dans les fonds de la Bibliothèque nationale de France et de la British Library, d'extraordinaires dessinateurs du début du XX^e siècle, parmi lesquels Harry Clarke, Edmond Dulac ou Arthur Rackham. L'ensemble est de toute beauté, et l'on se replonge dans ces contes parfois bouleversants comme en soi-même. Hypnotisant. M. S.

Contes. Perrault. Grimm. Andersen. Ailleurs (Citadelles & Mazenod, 764 p. 149 €).



Michel Pastoureau, le meilleur avocat de l'âne

Le bestiaire de Michel Pastoureau n'aura bientôt plus rien à envier à celui de La Fontaine! Après l'ours, le loup, le taureau, le corbeau ou encore la baleine, le spécialiste des couleurs et des symboles explore l'histoire culturelle millénaire de l'âne, ce cousin mal-aimé du cheval, souvent

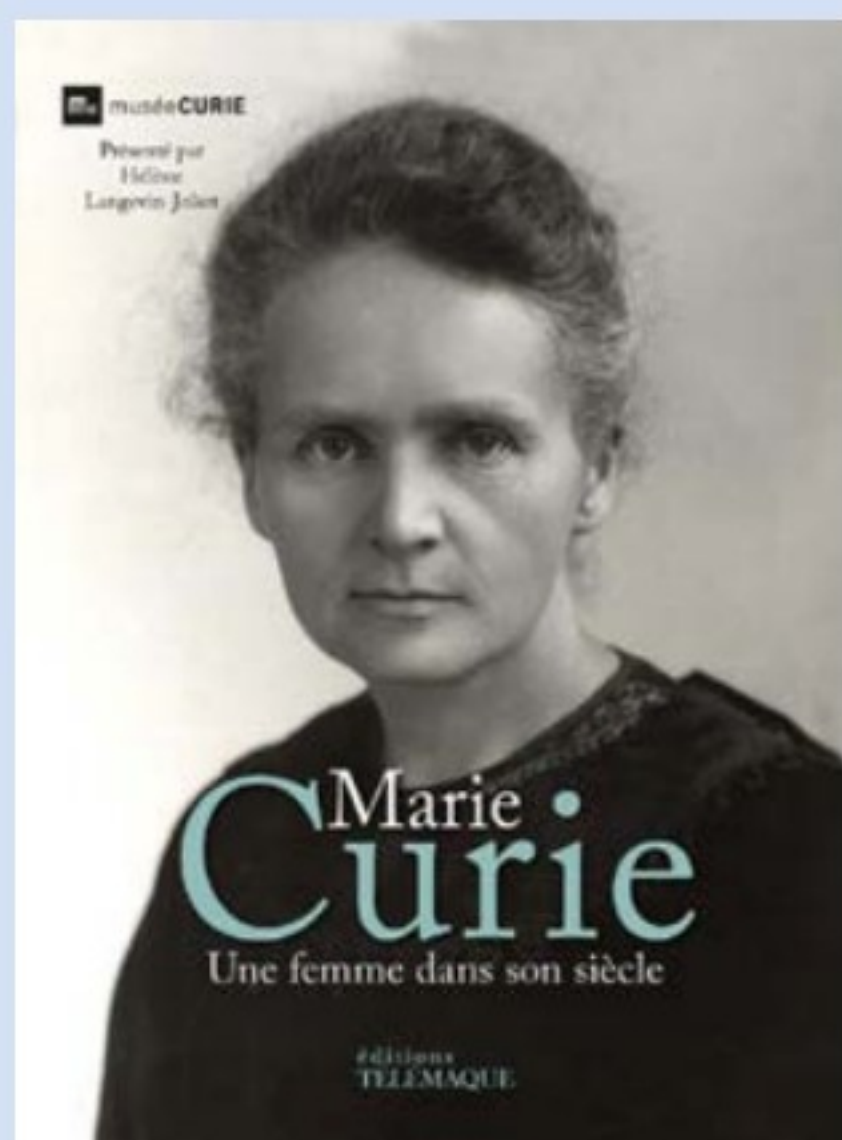
synonyme de bêtise et de lenteur. De l'animal antique domestiqué à l'emblème du parti démocrate américain, en passant par la bête honnie du Moyen Âge et la figure des contes de fées, il lui rend en quelque sorte justice, avec érudition et esprit. Toujours remarquable. M. S.

L'Âne, une histoire culturelle, de Michel Pastoureau (Éditions du Seuil, 160 p., 22,90 €).



Marie Curie, irradiante et inspirante

« **P**remier principe: ne se laisser abattre ni par les êtres ni par les événements. » En 1886, Maria Skłodowska, étudiante polonaise âgée de 19 ans, n'est pas encore Marie Curie, mais elle possède déjà cette détermination qui marquera l'Histoire. La jeune femme arrive en 1891 à Paris, bien décidée à se consacrer à la science. Son parcours est connu de tous: les essais en laboratoire, le duo iconique avec son époux Pierre Curie, la découverte du polonium et du radium, la mise au point de la radiologie, la reconnaissance internationale, jusqu'à la panthéonisation. Mais ce qu'apporte cette biographie rééditée et



préfacée par sa petite-fille Hélène Langevin-Joliot, c'est un regard intime, nourri par les archives, les photographies ou la correspondance, donnant corps aux facettes insoupçonnées de l'illustre chimiste admirée d'Einstein: l'adolescente résolue, la visionnaire, l'amoureuse, la mère... On se laisse surprendre au fil des pages par la modernité de Marie Curie, elle qui expérimentait encore et toujours, à la fin de sa vie, les doigts usés par le radium. Un héritage inspirant, qu'explore ce passionnant ouvrage publié avec le soutien du musée Curie. **M. S.**

Marie Curie: une femme dans son siècle, de Marion Augustin (Télemaque, 240 p., 25,90 €).



Curieux humains

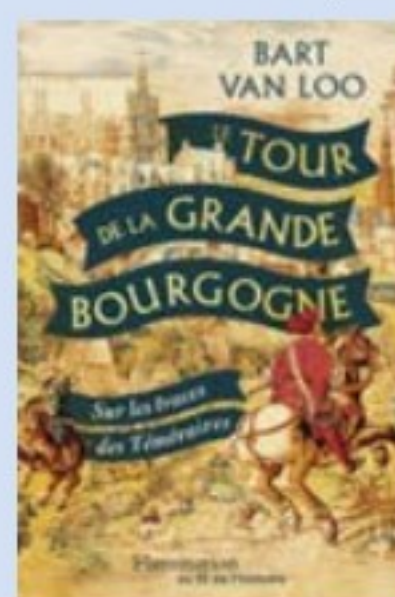
Le point commun entre Alexandre le Grand, l'Exposition universelle de 1900 et l'apparition de l'ananas en Europe? L'esprit d'adventure, à n'en pas douter! Celui qui anime l'homme à toujours dépasser les limites. Christian Grataloup, spécialiste en géohistoire, le démontre, mêlant anthropologie, petite et grande histoire du monde. Plus de vingt-cinq chapitres, enrichis d'une cartographie édifiante et d'une iconographie dynamique, pour comprendre des sujets qui font encore parfois écho à l'actualité. **M. S.**

L'Esprit d'adventure, de Christian Grataloup, illustr. de Lionel Portier (Armand Colin, 184 p., 26,90 €).

Dans les pas d'une dynastie

Après *Les Téméraires* (2020), consacré aux ducs de Bourgogne et vendu à 400 000 exemplaires, l'auteur nous convie à un pèlerinage sur les lieux fréquentés par cette dynastie brillante et belliqueuse. De Gand à Paris, de La Haye à Dijon, au détour d'une ruelle ou dans la crypte d'une église, aucun vestige ne semble avoir échappé à l'œil avisé de ce passionné. Une immersion narrative et artistique admirable, qui ne donne qu'une envie, prendre la route et (re) découvrir le patrimoine de ces contrées historiques. **M. S.**

Le Tour de la Grande Bourgogne: sur les traces des Téméraires, de Bart Van Loo (Flammarion, 800 p., 35 €).



L'Empereur... king size

« Vivant, il a manqué le monde; mort, il le possède », a écrit Chateaubriand. C'est autour de cette citation que Thierry Lentz, historien et directeur de la fondation Napoléon, a articulé le plan de cet ouvrage de référence. L'Empereur y est raconté par le prisme de la géopolitique mondiale qui le voit naître, briller puis basculer. Sur terre et sur mer, de la Corse à l'Égypte, des États-Unis à la Russie, entre gloires et désillusions fatales, sont décryptées les facettes du règne de celui qui se voulait le successeur de Charlemagne. **M. S.**

Napoléon et le monde (1769-2025), de Thierry Lentz (Belin, coll. « Références », 560 p., 42 €).

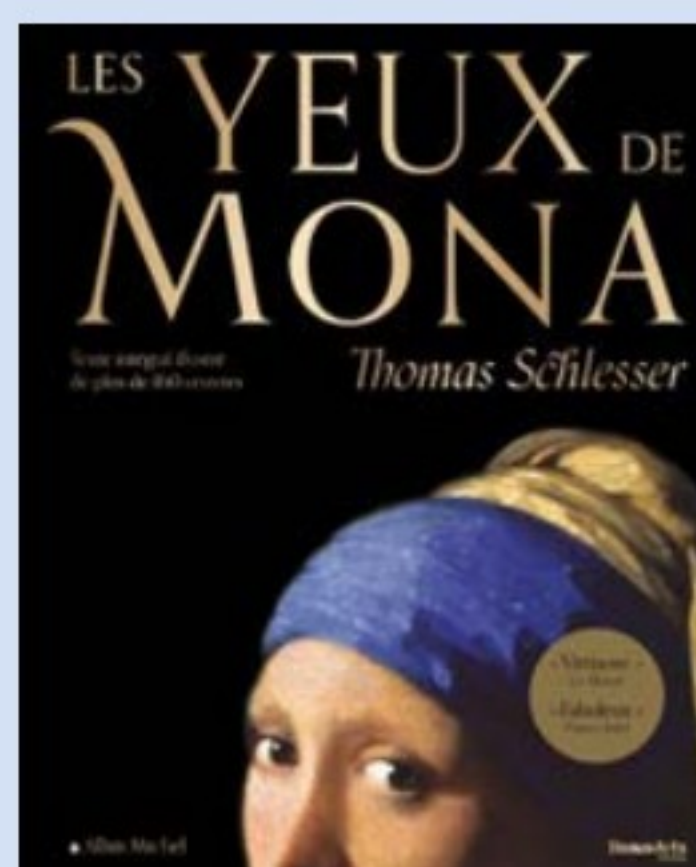
Nazisme, le choc des schémas

Une image vaut souvent mieux que mille mots, et c'est là tout le principe de l'infographie. Cette publication applique le procédé à l'histoire du nazisme et montre par des graphiques, cartes et schémas, selon un découpage chronologique et en appoint des textes, la montée en puissance de la dictature, les axes de sa domination et l'ampleur de ses crimes. L'organisation de la mainmise idéologique sur la population est particulièrement bien mise en exergue. Un véritable outil de compréhension. **M. S.**

Infographie du nazisme, de Marie Moutier-Bitan et Nicolas Guillerat (Passés Composés, 130 p., 29 €).



Mona et la beauté du monde



Alors que Mona, 10 ans, risque de perdre la vue à tout jamais, son grand-père prend en main le « suivi psychologique » de la petite fille, inventant des séances chez le « D^r Botticelli ». Il s'est donné, en fait, un an pour lui montrer tous les mercredis, au travers d'œuvres d'art insignes, tout « ce qu'il y a de beau sur terre ». Au Louvre, à Orsay, à Beaubourg se déroulent ainsi

cinquante-deux leçons de vie, comme autant de dialogues entre deux générations échangeant leurs regards autour du sourire de la *Joconde*, du clair-obscur d'un autoportrait de Rembrandt ou de la transe chromatique d'un Jackson Pollock. Ce best-seller, paru en 2024 et vendu dans le monde à plus de 600 000 exemplaires, renaît sous la forme d'un beau livre, où les œuvres reproduites en pleine page viennent parfaitement compléter la prose du roman. Sublime. M. S.

Les Yeux de Mona, de Thomas Schlessler (Albin Michel, 352 p., 49 €).

Paléo, boulot, dodo, un jour en Préhistoire



« Le jour se lève sur le campement. Le soleil apparaît derrière la colline, la journée promet d'être radieuse. » Nous sommes entre – 18 000 et – 16 000 avant notre ère, durant le Tardiglaciaire. La préhistorienne Sophie A. de Beaune a imaginé, sur la base des sources

scientifiques et archéologiques, le récit d'une journée dans un campement du Paléolithique supérieur.

Nourriture, chauffage, chasse, vêtements, ornements, rites funéraires, danses... 50 artefacts, du silex à la flûte en os, révèlent, avec une brillante simplicité, comment l'on vivait il y a 20 000 ans environ. Une immersion en Préhistoire remarquable. M. S.

Une journée au temps de la Préhistoire, de Sophie de Beaune (Éditions Eyrolles, 176 p., 22,90 €).

Des paddocks aux podiums, des chicanes aux champions

Captiver une lectrice rétive à toute forme de sport automobile, il fallait le faire, mais c'est le pari remporté haut la main par cet ouvrage rendant hommage à soixante-quinze ans de grands prix de Formule 1. Comment ? Par une conception graphique colorée aux accents délicieusement vintage, un sommaire efficace, des témoignages poignants, mais surtout par une sélection photographique absolument renversante, témoignant de la joie, du doute, de la concentration de ces pilotes exceptionnels et « habités », rompus au risque permanent. C'est aussi une époque ressuscitée, celle de l'argentique, où les photographes actionnaient leur appareil sans certitude du résultat,



pour découvrir au retour de la course seulement, sur la table lumineuse, qu'ils avaient su saisir le moment d'exception, la tension de l'exploit, l'alignement parfait, la vitesse de l'engin enfin immortalisée. Saisissant. M. S.

Grands Prix – 75 ans de Formule 1, préface de sir Jackie Stewart (Éditions Place des Victoires, 300 p., 59 €).



Des James Bond, en mieux et en vrai!

Retracer l'histoire de l'espionnage de l'Antiquité à nos jours, et à l'échelle mondiale, c'est la mission impossible mais réussie que propose cette somme...

Des agents d'information – ou de désinformation –, il y en a toujours eu, depuis ceux infiltrés par les Hittites pour tromper Ramsès II sur leur progression avant la bataille de Qadesh, en 1274 av. J.-C. Qui sont-ils? Quelles missions leur sont assignées? Et quel a été leur impact, si tant est qu'il soit objectivement mesurable, s'agissant d'activités dont l'essence est l'occulte?

C'est à ces questions qu'entreprend de répondre cette somme à l'écriture parfois revêche et contournée, à l'image de son sujet, dans une teinte plus proche

du grisâtre mais crédible *Bureau des légendes* que du bariolé improbable des James Bond, mais qui vaut qu'on s'y accroche, tant son parti pris d'exhaustivité s'avère tenu, et sur la longue durée.

L'intelligence d'abord

On y comprend combien *intelligence*, en anglais, a le double sens d'une information particulière et d'une qualité de l'esprit humain et, comme telle, délicieusement imaginative et faillible. On y vérifie, à la suite de Michael Warner, de l'université de Yale, ce paradoxe que le «renseignement



est une activité publique secrète pour comprendre ou influencer des entités étrangères». Et on peut y constater combien les États ont oscillé entre primat donné à la sécurité externe (privilégiée à l'époque préindustrielle) ou interne (l'empire napoléonien, mais dans un système dilaté aux dimensions d'un continent),

quand ils ne conciliaient pas les deux, la paranoïaque URSS ayant accompli des prouesses en la matière.

Bien sûr, on ploie sous les sigles remplissant des organigrammes de plus en plus complexes, surtout à partir de la Première Guerre mondiale, privilégiée comme la matrice du renseignement moderne bien davantage que la Seconde, qui n'a droit qu'à un chapitre relativement court, mais synthétique. Mais on ressort confortablement engourdi d'un carrousel de barbouzes qui donne envie de dire encore une fois: «Espion, lève-toi»! **LAURENT AVEZOU**
L'Essor du renseignement moderne: une histoire mondiale de l'espionnage, de Sébastien-Yves Laurent et Peter Jackson, avec Boris Delagenière (Nouveau Monde éditions, ministère des Armées, 471 p., 26,90 €).

Les sources du mâle



Claudine Cohen démontre que la domination masculine est un phénomène social, conséquence de changements majeurs: la station verticale masquant les organes sexuels, la perte des signes de l'œstrus, qui rend la femme «disponible» en permanence, entraînant la méfiance des hommes. Si, au Paléolithique, les

deux sexes semblent complémentaires, la sédentarisation au Néolithique confina les femmes dans la sphère domestique. Durant l'âge du bronze, la société guerrière entraîna l'institutionnalisation du patriarcat. L'autrice reste cependant optimiste: puisque la domination masculine est une construction sociale, elle est réversible. **ROMAIN PIGEAUD**

Aux origines de la domination masculine, de Claudine Cohen (Passés/Composés, 256 p., 20 €).

Elfes, gnomes et père Noël



Hiver 1920, Oxford. Avec fébrilité, John T., 3 ans, découvre l'enveloppe saupoudrée de neige adressée du pôle Nord par... le père Noël! L'écriture tremblotante, accompagnée d'un délicat dessin, rassure l'enfant sur la livraison de jouets à venir. Mais ce tracé délié aux larges hampes ne rappellerait-il pas une autre graphie? Elfique peut-être? Rien

n'est moins sûr, car ce papa imitant le père Noël, soucieux (vingt ans durant!) de faire rêver sa progéniture, n'est autre que J.R.R. Tolkien, l'inventeur du *Seigneur des anneaux*. Cette édition enrichie de quinze lettres jusqu'alors inédites en français, peuplées non pas de hobbits, mais d'ours, d'elfes, de gnomes rouges et de gobelins, ravira les fans de l'auteur. Un merveilleux cadeau de Noël. **M. S.**

Lettres du père Noël, de J.R.R. Tolkien (Pocket, 160 p., 10 €).

Sur le sentier de la guerre



6 novembre 1860. Dans un climat d'exaltation populaire, Abraham Lincoln devient le seizième président de l'histoire des États-Unis. La victoire du candidat du Parti républicain crée cependant une onde de choc dans le Sud et entraîne une levée de boucliers. Cinq mois plus tard, les graines de la rébellion sont semées. Onze États esclavagistes ont fait sécession et défient le gouvernement fédéral. Le

bombardement de Fort Sumter, au large de Charleston, en Caroline du Sud, fait basculer le pays dans la guerre civile. Dans un style précis, fluide et imagé, Erik Larson nous fait revivre, à la manière d'un thriller, ces longues semaines d'angoisse, de coups tordus et de passions incontrôlées pour brosser le portrait d'une nation déchirée, en proie à la plus terrible épreuve de son existence. Une lecture captivante. FARID AMEUR

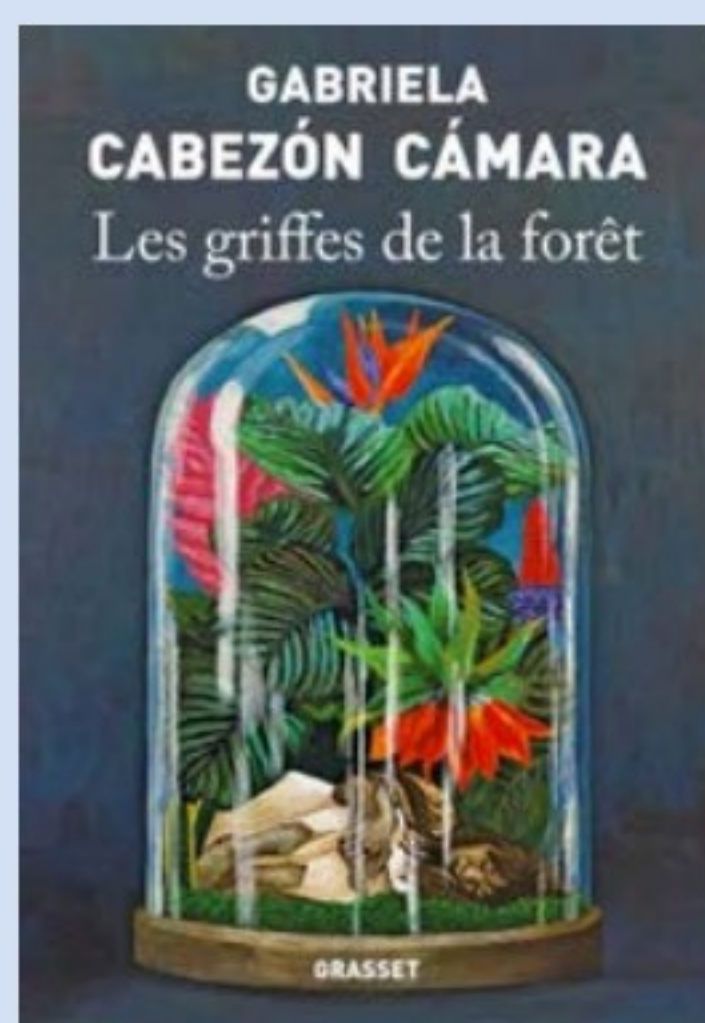
Un rêve de feu, d'Erik Larson (Le Cherche Midi, 720 p. 26,50 €).

Catalina l'intrépide

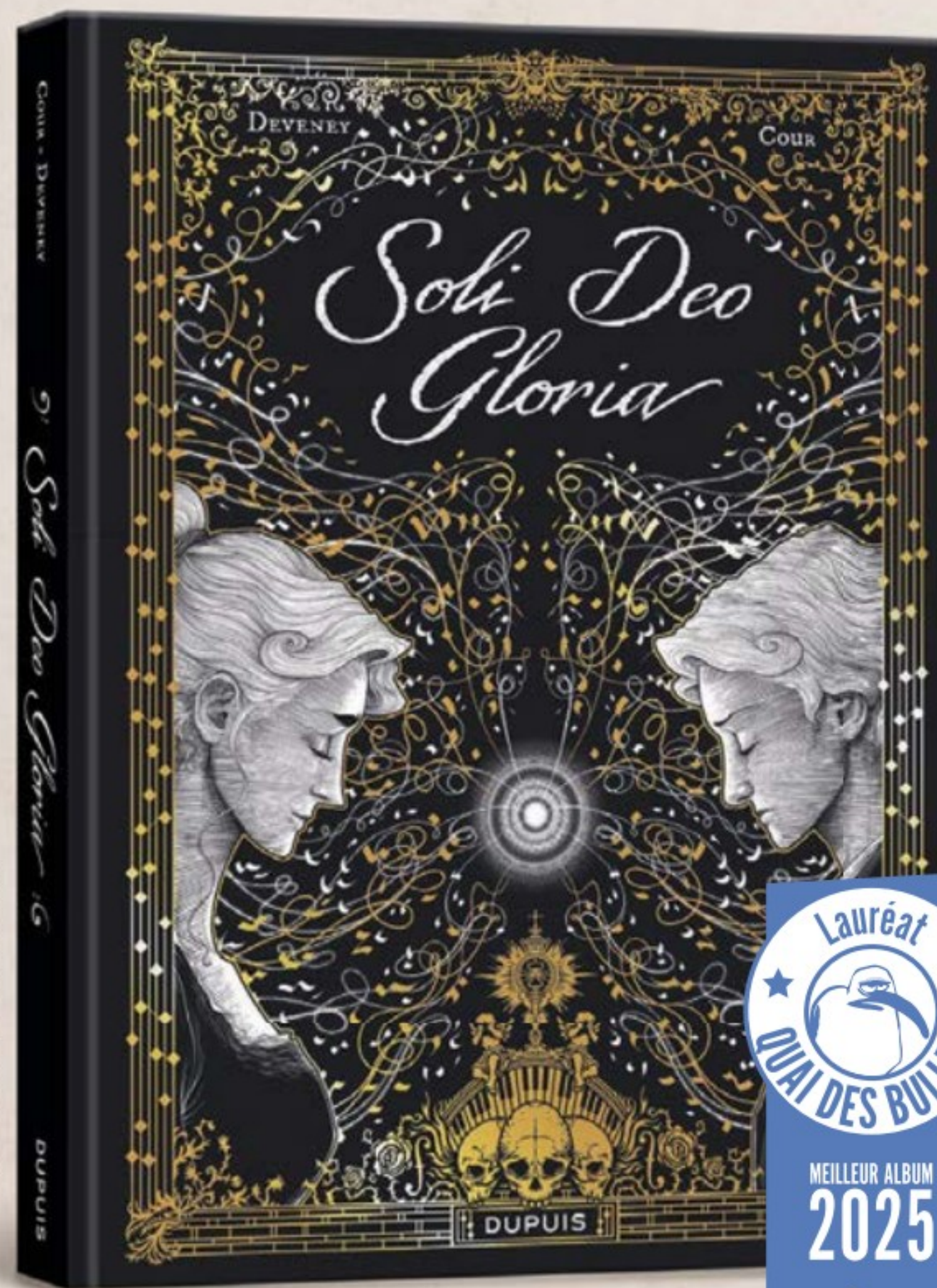
Née en 1592 à Saint-Sébastien, en Espagne, et morte en 1650 à Cuertlaxtla, ville du sud-ouest du golfe du Mexique, Catalina, la « Monja Alférez », fait partie de ces personnages à cheval entre la réalité et la fiction. Ainsi aurait-elle quitté en pleine nuit le couvent dans lequel elle avait été enfermée pour s'enrôler ensuite sur un navire en partance pour l'Amérique espagnole, déguisée en homme !

Voici un départ dans la vie qui vaut tous les livres d'Alexandre Dumas. La suite est à l'avenant. Soldate au Chili durant la guerre d'Arauco, commerçante contrebandière, plusieurs fois condamnée à mort, voyageuse impénitente qui parcourt sans broncher les milliers de kilomètres séparant Nombre

de Dios de Concepción, on assure qu'elle fut une duelliste au moins aussi redoutable que Cyrano de Bergerac, que le pape Urbain VII au vu de sa notoriété l'autorisa à porter des habits d'homme, et qu'elle finit sa vie en conducteur de mules à Veracruz ! Un regard iconoclaste sur le Siècle d'or espagnol. GÉRARD DE CORTANZE
Les Griffes de la forêt, de Gabriela Cabezón Cámara (Grasset, 272 p., 22 €).



Le roman graphique virtuose COUP DE CŒUR DES LIBRAIRES ET DE LA PRESSE



Cour - Deveney © Dupuis, 2025.



Disponible au rayon BD

« Prodigieux »

TTTT
Télérama'

« Un bijou »
inter^{france}

« Magistral »
LE FIGARO

« Sublime »
Le Monde

« Époustouflant »
Les Inrocks

« Splendide »

« Une ode
à la musique »
arte



DUPUIS

Aztèques, convertis et franciscains

Attention, chef-d'œuvre ! Voici une BD remarquable qui retrace avec finesse le métissage en cours dans le Nouveau Monde, quelques années après la conquête.

Dans les années 1540, vingt ans après la conquête, que reste-t-il du monde aztèque, et plus généralement des cultures dites précolombiennes ? La guerre, avec son cortège de massacres, ainsi que les épidémies ont décimé les sociétés indiennes. Par la croix et le feu, les Espagnols semblent alors en passe d'anéantir une culture millénaire, mais les choses sont cependant (et heureusement) plus subtiles. L'album prend en effet pour héros principal Bernardino de Sahagún, un fascinant franciscain, qui a réellement existé et à qui l'on doit la somme la plus achevée sur le monde aztèque. Venu apporter la foi aux « idolâtres » des Amériques, Sahagún est évidemment convaincu de la « supériorité de la civilisation chrétienne », mais il refuse de la leur inculquer par la force, et pour mieux les comprendre, il désire avant toute chose

connaître la langue et la culture nahuatl. Le religieux se passionne à tel point pour ces questions qu'il passe, explique le scénariste Romain Bertrand, pour un « lointain précurseur de l'ethnographie moderne ». Avec une équipe d'Indiens, il réalise cet extraordinaire codex aujourd'hui conservé à Florence (2446 pages illustrées !), qui inspire énormément l'album.

Les enfants d'abord !

Si Sahagún veut comprendre les indigènes, c'est pour mieux les convertir à la « vraie Foi », et ce projet de « conquête spirituelle » passe par les enfants. Les franciscains accueillent dans leurs couvents de jeunes garçons issus des grandes familles locales, tel cet Antonio Valeriano, qui fut sans doute le principal collaborateur de Sahagún. On leur apprend le latin, la culture classique, le catéchisme. C'est l'aventure de ce métissage culturel qui est mise en scène avec



La croix et les dieux Le dessin s'inspire des gravures sur bois occidentales et des dessins amérindiens du *Codex de Florence*.

le jeune Antonio. Converti à la culture et à la religion des Européens, il part en compagnie de Sahagún à la découverte du « monde d'avant », qu'il appelle aussi *Anahuac*, le « Pays au bord de l'eau ». Remarquable connaisseur de la colonisation européenne, Romain Bertrand réalise un scénario tout en finesse, évitant soigneusement caricatures et idées reçues. Son récit poétique est servi par le graphisme stupéfiant de Jean Dytar. Pour illustrer ce métissage de deux cultures si opposées, le dessinateur a en effet choisi de représenter le monde indien sous les couleurs d'un codex aztèque, et le monde européen, à la manière d'une gravure sur bois (en noir et blanc) ; mais, au fur et à mesure qu'avance le récit, les deux styles se mélangent.

La couverture, qui montre le petit Antonio cheminer sous un ciel où combattent un dieu aztèque et l'archange saint Michel, introduit à merveille cet album, l'un des plus intelligents et l'un des plus beaux parus ces dernières années, mais aussi, et sans conteste, le plus original. Bref, un chef-d'œuvre absolu. **L. V.**
Les Sentiers d'Anahuac, de Romain Bertrand et Jean Dytar (La Découverte-Delcourt, 160 p., 34,95 €).



SAVIEZ-VOUS QUE NOUS AUSSI
NOUS AVONS EU
DES AGENTS SECRETS
DANS NOTRE HISTOIRE ?



BNP PARIBAS

La banque d'un monde qui change

Et découvrez deux siècles
d'archives historiques
sur Source d'Histoire



“Un tsar, à la fois génie et monstre, qui transforma la Russie”

Après *Ramsès II* et *Washington*, le tandem Wyctor et Malatini s'attaque à une figure aussi originale que controversée : le tsar Pierre le Grand. Primé au Festival international de la BD d'Ajaccio, l'album livre un portrait neuf de ce souverain, visionnaire sans état d'âme. Conseiller historique de l'ouvrage, Thierry Sarmant nous présente le personnage.



HISTORIA – Pour commencer, d'où provient son surnom, «le Grand»?

T. S. – Pierre I^{er} s'est fait octroyer les titres de «Pierre le Grand, Père de la Patrie, empereur de toutes les Russies» par le Sénat – disons qu'il s'est attribué lui-même ces distinctions – après le traité de Nystad de 1721, qui marque sa grande victoire sur la Suède. Ce sont donc ses conquêtes qui l'autorisent à se faire appeler «le Grand». Mais, en employant ce qualificatif, les Européens du Siècle des lumières pensent davantage au tsar-réformateur qu'au conquérant.

Plus que de réformes, peut-on parler en fait d'une métamorphose?

Pierre lance en effet une véritable «révolution culturelle» et prétend créer un «Russe nouveau», façonné sur des modèles occidentaux. Tous les aspects de la vie sont concernés : costumes, rapports entre les

sexes, éducation, organisation de l'Église et de l'État. La nouvelle capitale, Saint-Petersbourg, se veut à la fois une nouvelle Rome, une nouvelle Jérusalem... et une nouvelle Amsterdam – la ville que Pierre a sans doute le plus admirée. «Fenêtre ouverte sur l'Europe», elle matérialise bien la nouvelle Russie. Mais tout ne s'est pas fait en un jour :

plus l'on s'éloigne de Moscou et de Saint-Petersbourg, et moins l'effet des réformes se fait sentir...

La cruauté du tsar paraît sans limites. Cela signifie-t-il qu'on ne pouvait transformer la Russie que dans le sang?

Pierre a dû affronter des oppositions puissantes au sein de l'Église, de l'aristocratie, de l'armée (les fameux régiments de *streltsy*

en partie stationnés à Moscou) et, enfin, des masses très traditionalistes. Si la plupart de ces résistances sont demeurées passives parce que le tsar était un monarque de droit divin, les *streltsy* ont constitué une menace plus immédiate et leur élimination fut pour Pierre une nécessité vitale. C'est pourquoi la répression de leur grande révolte de 1698 a été si sanglante. Les purges suivantes tiennent davantage à la paranoïa et à la cruauté malade du tsar, qui était à la fois un génie et un monstre.

Mais le tsar aime aussi le rire et la bouffonnerie...

Pierre n'est pas un bureaucrate enfermé dans son palais. Toute sa vie, il a fréquenté les tavernes. Il gouverne avec une «bande» de favoris, avec qui il aime s'enivrer et faire la fête dans un esprit carnavalesque.



Le «concile très bouffon» qui parodie les cérémonies religieuses revêt aussi une fonction politique: discréditer le clergé, associer les proches de Pierre à son entreprise de réformes. Et accessoirement, parce que l'alcool délie les langues, il permet au tsar de mieux surveiller son entourage, comme on le voit dans la BD.

L'album s'achève, non sur la mort de Pierre, mais sur l'exécution de son fils. Comment comprendre cet acte?

En 1718, l'élimination du tsarévitch Alexis, hostile aux réformes de son père, vise à garantir la pérennité de la transformation globale de la société russe. Alexis voulait abandonner Saint-Petersbourg pour revenir à Moscou, renier les influences occidentales, réduire les effectifs de l'armée, supprimer la marine, renoncer à la politique d'expansion tous azimuts. Ce que Pierre ne pouvait admettre. Une fois Alexis disparu, plus aucun obstacle ne pouvait s'opposer à la volonté du tsar; et de fait, après sa mort, son œuvre n'a jamais été remise en cause.



Dans l'élaboration de l'album, en quoi a consisté votre rôle de conseiller historique?

Mon rôle était de veiller à la cohérence des dialogues, des décors et des costumes. Pour les dialogues, je me suis fondé sur la correspondance de Pierre et sur les témoignages des contemporains. Pour les décors et les costumes, sur les images d'époque et sur les objets et bâtiments subsistants. Les palais de bois des environs de Moscou où Pierre a vécu dans sa jeunesse ont disparu. En revanche, le Kremlin garde encore en partie l'aspect qu'il avait au début du XVIII^e siècle.

À Saint-Petersbourg et dans ses environs subsistent plusieurs édifices bâtis par Pierre et son entourage, mais eux aussi ont été transformés tout au long des XVIII^e et XIX^e siècles, et notamment le plus célèbre d'entre eux, le Peterhof, le «Versailles russe». Nous sommes mieux lotis du côté des objets et des costumes, car une grande partie des collections et de la garde-robe de Pierre a été pieusement conservée par ses successeurs. Nous avons des éléments d'uniforme, la tenue que le tsar a portée en 1724 lors du couronnement de son épouse Catherine... et même une série de somp-

tueuses robes de chambre! Les tableaux et les portraits gravés, enfin, permettent de suivre l'évolution du physique de Pierre à partir des années 1690 et donnent une idée de l'apparence des membres de sa famille et de ses courtisans. Cet essai de reconstitution a été particulièrement stimulant: il nous révèle l'étendue de nos ignorances en matière de culture matérielle, mais la BD nous oblige à combler ces vides, et l'album, en ce sens, constitue un véritable travail d'historien. **PROPOS RECUEILLIS PAR L. V.**
Pierre le Grand, de Wyctor, Michael Malatini et Thierry Sarmant (Glénat, 56 p., 15,50 €).